

# MAISONS ET CABANES



L/B (Sabina Lang et Daniel Baumann), *Everland*, installé sur le toit du Palais de Tokyo, 2007.

**Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.**

Alors que le confinement nous pousse à nous replier sur nos intérieurs, la fondation Abbé Pierre contre le mal-logement dévoile un chiffre cruel : le nombre de personnes sans domicile fixe a doublé en 10 ans. Pour ce treizième numéro, nous vous proposons de nous pencher sur les diverses constructions dans lesquelles nous vivons ainsi que les questions à la fois intimes et collectives qu'elles soulèvent.

Dans son essai *Poétique de l'espace*, le philosophe Gaston Bachelard suppose que « tout espace vraiment habité porte l'essence de la notion de maison ». D'ailleurs, ne parle-t-on pas volontiers de « rentrer à la maison » même lorsque nous n'en habitons pas une ? Cet espace nous est si familier qu'il mérite qu'on l'interroge : Qui habite les maisons et qui en est exclu ? Où se situent-elles et de quoi sont-elles faites ? Qui les construit et qui les détruit ? Pour qui sont-elles des prisons ou des espaces de liberté ?

Certaines maisons sont contraintes de s'adapter à leur environnement, créant des architectures vernaculaires – ou « architecture des gens » – comme les maisons flottantes des pêcheur et pêcheuses en Birmanie. Huttes, yourtes, péniches ou caravanes permettent à certains peuples de mener des vies nomades, rythmées par des déplacements saisonniers. Ces maisons en mouvement sont progressivement devenues immobiles dans certaines parties du monde pour faire place à des modes de vie sédentaires.

L'émergence de la maison pavillonnaire au XX<sup>e</sup> siècle succède à l'humble chaumière européenne. Toutes deux synonymes d'une sécurité symbolisée par un trait de fumée sortant d'un cheminée, la maison pavillonnaire représente surtout l'accomplissement d'une classe moyenne habitant des lotissements géométriques. Au XX<sup>e</sup> siècle, l'architecture moderne conçoit des maisons fonctionnelles suivant les préceptes du Corbusier, tandis que le mouvement Post-Moderne, défendu par l'architecte Robert Venturi notamment, s'oppose à cette normalisation de l'habitat et propose des variations excentriques, colorées, kitsch.

Mais parfois, les fondations vacillent et ce sont les ruines du capitalisme que l'on retrouve dans les chalets et villas inoccupées, dans les maisons abandonnées après la crise financière des subprimes, en 2008, laissant des quartiers entiers déserts, ou encore les squats qui se multiplient dans des biens immobiliers vides. L'insécurité habite celles et ceux qui n'ont plus de maison (pour qui l'artiste Michael Rakowitz conçoit des abris gonflables qui se fixent aux bouches de sortie extérieures des systèmes de ventilation, en 1997) ou qui s'abritent dans les abris anti-atomiques de l'entrepreneur Jay Swayze, dans les années 1960.

Alors qu'Audre Lorde prévenait déjà, de façon imagée en 1979, que « les outils du maître ne détruiront jamais la maison du maître », ce sont plutôt des cabanes qui sont construites pour résister, pour la liberté ou pour se réfugier, comme le décrit Marielle Macé dans *Nos Cabanes* (2019). Ces cabanes sont érigées dans les forêts de Guyane par des esclaves coupables de marronnage, dans la Zone à Défendre (ZAD) de Notre-Dame-Des-Landes, ou sous la forme de mudhifs (maisons en roseaux flottantes) dans les marais irakiens sous le régime de Saddam Hussein.

Finalement, les maisons les plus communes sont parfois les prisons invisibles de femmes au foyer, critiquées dès les années 1970 par les artistes Judy Chicago et Miriam Shapiro qui transforment avec un groupe d'étudiantes une maison en espace d'exposition (*Womanhouse*, 1971), ou l'artiste Laurie Simmons et sa *Walking House* (1989). Dès l'enfance, les maisons de poupées dressent les petites filles à habiter des espaces qu'elles ne construisent pas. L'inventeuse de la *Self Cleaning House*, Frances Gabe, rappelait alors que « le problème des maisons, c'est qu'elles sont conçues par des hommes. »

Au travers d'une sélection d'œuvres puisées dans les archives du Palais de Tokyo, voyons comment les maisons et cabanes construites au cœur du Palais de Tokyo permettent de penser « comment nous habitons notre espace vital [...], comment nous nous enracinons, jour par jour, dans un "coin du monde" » (Gaston Bachelard, *Poétique de l'espace*, 1957).

# Habiter le monde : construire et se construire

## S'adapter à son environnement

Pour son exposition au Palais de Tokyo, l'artiste argentin **Tomás Saraceno** présente un film centré sur l'Argyronète, une espèce d'araignée vivant essentiellement sous l'eau. Contrairement à la plupart des animaux aquatiques, elle n'est pas équipée de branchies. Son système respiratoire provient du monde terrestre. Pour survivre sous l'eau, elle se crée une sorte de maison : une bulle d'air qui englobe son abdomen et une partie de ses pattes solidifiée avec un réseau de fils de soie, permettant ainsi

à la bulle de résister au contact des plantes et des prédateurs. Cette bulle n'est pas tant une séparation entre les mondes aquatiques et terrestres qu'une membrane permettant un passage entre ces deux états. Elle permet à l'araignée de respirer sous l'eau.

Le comportement unique de cette araignée questionne la capacité des êtres vivants à transformer leur manière de vivre pour s'adapter à de nouveaux environnements. Les êtres humains pourraient-ils un jour vivre sous l'eau ou dans les airs ?

## Se faire une chambre à soi

A l'occasion de l'exposition « Jusqu'ici tout va bien », la jeune artiste **Emilie Pria** imagine la chambre de Sarah, un personnage secondaire du film *La Haine* (1995). « En revoyant *La Haine*, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que la caméra ne faisait qu'effleurer ces personnages féminins, qui n'existent que par leur rapport de parenté aux personnages principaux. J'avais envie de leur rendre leur existence



Tomás Saraceno, vue de l'exposition « ON AIR », Palais de Tokyo, 2018.



Émilie Pria, vue de l'exposition « Jusqu'ici tout va bien », Palais de Tokyo, 2020.

propre. » En imaginant le décor de la chambre de ce personnage, elle crée son univers intime et permet l'expression de l'identité de ce personnage négligé. La chambre devient ici la condition de l'existence de Sarah. Une œuvre féministe qui n'est pas sans rappeler Virginia Woolf pour qui la possibilité de l'épanouissement et de la création d'une œuvre artistique dépend de la possession d'une chambre à soi.

## Tous·tes architectes

À l'occasion de l'exposition « Inside » en 2014, le Palais de Tokyo présente *I is...*, une série de sculptures en marbre que **Ryan Gander** a imaginée en observant les cabanes construites par sa fille. L'édification de cabanes est une activité propre à tous les enfants. Ryan Gander les photographie dans la multitude de leurs formes et les reproduit le plus fidèlement possible dans son atelier en utilisant les mêmes matériaux : un drap, une chaise, un grand

coussin d'un canapé, une table à repasser, un séchoir à linge, un parapluie, un escabeau, une canne, un portemanteau.

Il les reproduit ensuite à la manière de sculptures en marbre, imitant les drapés caractéristiques de la sculpture classique. En tant que série, ces cabanes présentent une grande diversité de taille, forme et architecture; d'une œuvre à l'autre, on peut ainsi retracer le développement de l'intellect et de l'imagination de la fille de l'artiste, dont témoignent ces instants de jeu ainsi immortalisés.



Ryan Gander, *I is...*, vue de l'exposition « Inside », Palais de Tokyo, 2014.

## La maison collective

Dans sa courte vidéo *Summer camp* présentée actuellement dans l'exposition « Anticorps », **Lola Gonzàlez** nous entraîne dans une maison isolée qui est à la fois le personnage principal et le décor d'un étrange camp d'entraînement paramilitaire. Quatre jeunes hommes y sont réunis. Impossible de savoir qui sont ces protagonistes, ni ce qui les retient ensemble. À quelle fin s'entraînent-ils ? On ne le saura pas. Ce qui importe ici est la manière dont Lola Gonzàlez nous raconte l'engagement collectif par le jeu des corps, du chant et des regards. Le point de vue de l'individu s'efface au profit du collectif. Bientôt les personnages ne forment plus qu'un chœur. Ils font bloc avec la maison qui les protège, à l'image de cette suite de prénoms qui en recouvre peu à peu les murs. « Je filme souvent la même bâtisse isolée dans la forêt, elle devient le gourou, le manipulateur où logent les spectres », dit Lola Gonzàlez. Elle est ici le groupe tout entier, la messagère de tout ce que l'œuvre voudrait montrer mais ne montre pas.



Lola Gonzàlez, *Summer Camp*, dans le cadre de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo, 2020.

# Se loger : violence, inégalités et rapports de domination

## Les fées du logis

Pour son exposition « Sous le regard de machines pleines d'amour et de grâce » en 2017, le Palais de Tokyo présente le film expérimental *Objection* réalisé par **Marjorie Keller** (1950-1994), cinéaste d'avant-garde, auteure, théoricienne et activiste féministe américaine. Ce film naît alors qu'elle réalise pour sa compagnie d'assurance un inventaire des biens de sa maison. Pièce après pièce, elle en recense l'ensemble des objets qu'elle possède : lampes, photographies, miroirs, rideaux, vaisselle. Mais l'exercice dépasse le simple inventaire. La succession rapide de plans chancelants en caméra portée produit un sentiment d'horreur croissant face à l'accumulation d'objets. En les filmant, c'est non seulement son histoire personnelle qu'elle met en scène mais également l'horreur d'une société où les femmes se définissent par leur capacité à maintenir la perfection de leur intérieur.



Marjorie Keller, *Objection*, dans le cadre de l'exposition « Sous le regard de machines pleines d'amour et de grâce », Palais de Tokyo, 2017.



Theaster Gates, vue de l'exposition « Amalgam », Palais de Tokyo, 2019.

## Maison de la honte

Pour son exposition au Palais de Tokyo en 2019, l'artiste américain **Theaster Gates** prend pour point de départ l'histoire tragique de l'île de Malaga Island, une petite île du Maine aux Etats-Unis. En 1912, le gouverneur expulse les habitant·e·s de l'île, une communauté pauvre et métissée d'environ 45 personnes. Ces malheureux·euses sont contraint·e·s à la dispersion, à l'errance ou à l'internement psychiatrique. Les habitations, construites par les habitants et habitantes eux-mêmes, sont détruites et leurs matériaux brûlés, comme pour effacer toute trace de leur histoire. En hommage à cette histoire méconnue, Theaster Gates construit sous la grande verrière du Palais de Tokyo un immense toit en ardoises inspiré des quelques images d'archives des maisons construites par cette communauté. Il accompagne cette sculpture de ce texte :

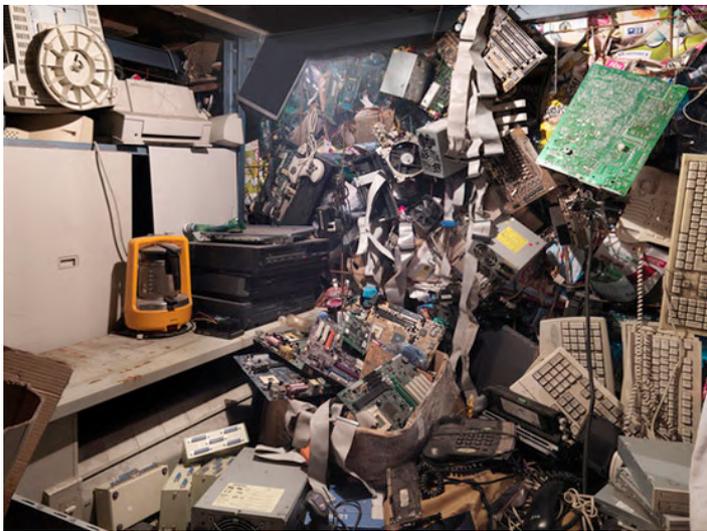
« C'est une maison de la honte abandonnée. C'est un cimetière d'amour broyé, de l'époque où les hommes blancs si craintifs, renfermés dans leurs complexes sociaux terribles, lynchaient, brûlaient et castraient les hommes noirs. Derrière chacune de ces ardoises, il y a une histoire de résistance, de résilience, de renouveau. Mais aussi une histoire de viol, de massacre et de soumission. Je veux construire une maison de l'amour. Ce n'est pas un autel de la race, mais un autel de la vérité de ce moment métisse. »



Amal Kenawy, *The Silent Multitudes*, vue de l'exposition « Notre monde brûle », Palais de Tokyo, 2019.

## Maison explosive

Décédée prématurément à l'âge de trente-huit ans, **Amal Kenawy** (1974-2012) n'en fut pas moins une artiste extrêmement productive et engagée, s'attaquant aux tabous liés aux inégalités de genre et de classe au sein de la société égyptienne. À l'occasion de l'exposition « Notre monde brûle », le Palais de Tokyo présente son installation *The Silent Multitudes*. Elle reprend la structure architecturale des habitations des quartiers les plus défavorisés du Caire dont les murs sont ici formés de plus d'une centaine de bombones de gaz. L'image de ces derniers se retrouve également projetée à l'intérieur de cette installation, oscillant de manière inquiétante, et présageant un danger imminent de fuite ou de détonation. Construite avec « les plus triviaux et impitoyables des objets », cette œuvre semble annoncer de manière prémonitoire l'explosion des tensions sociales en Égypte en janvier 2011. Elles entraîneront la destitution du Président Housni Moubarak le 11 février, et de nombreux soulèvements populaires dans tout le Maghreb.



Christophe Büchel, *Dump*, Palais de Tokyo, 2008.

## Maison souterraine

En 2008, l'artiste suisse **Christophe Büchel** présente une gigantesque habitation souterraine recouverte sur plus de 400 m<sup>2</sup> par une montagne de déchets. On accède à l'œuvre avec un casque sur la tête et accompagné d'un pompier. Un long tunnel nous mène tour à tour à un taudis clandestin, un sweatshop, un atelier de mécanique, un foyer pour immigrés, un réfectoire, un atelier de récupération de mégots parsemé de seringues. Cette installation nous plonge dans un scénario physiquement et psychologiquement dérangeant. Elle nous place dans un rôle de victime et de voyeur ou voyeuse, nous faisant vivre une plongée dans l'amoncellement de déchets que la classe dominante produit.

# Refuges, cabanes et jouets : la projection de nos imaginaires

## Une cabane dans le centre d'art

Depuis l'ouverture du Palais de Tokyo en 2002, Miss Tok-Tok une vieille dame fort sympathique accueille les plus petits visiteurs pour des contes et des ateliers créatifs liés aux expositions. La cabane de l'enfance s'incarne ici dans la reconstitution d'un intérieur douillet. Les enfants peuvent se blottir dans sa confortable maisonnette, foyer d'un imaginaire fictionnel loufoque.

Pour en savoir plus sur les visites contées et les ateliers Tok-Tok à venir, rendez-vous sur le [site web du Palais de Tokyo](#).



Salon Miss TokTok, Palais de Tokyo, 2002.

## Maison en sucre

Pour la saison du Palais de Tokyo consacrée à l'enfance en 2018, **Sabrina Vitali** conçoit une maison en sucre évoquant tout autant le conte d'Hansel et Gretel qu'une peinture en relief de Francis Bacon. L'installation est un corps translucide dont la chair est constituée de drapés en sucre coloré. Ils s'offrent à notre regard, à notre appétit et à notre imagination tels des vitraux éphémères, derrière les vitrines.

Si le sucre rappelle le monde de l'enfance et la gourmandise, Sabrina Vitali procède à sa transformation alchimique pour révéler les contradictions de cette matière de désir et de plaisir, à la fois réconfortante et addictive.



Sabrina Vitali, *De qui sont ces manches*, vue de l'exposition « Encore un jour banane pour le poisson rêve », Palais de Tokyo, 2018.



Amabouz Taturo, *A Doll's House*, vue de l'exposition « Encore un jour banane pour le poisson-rêve », Palais de Tokyo, 2018.

Parées de motifs cellulaires, les parois de sucre prennent place sur des tapis aux formes embryonnaires sur lesquels sont disposés des sièges recouverts de peintures cosmiques. Ces éléments évoquent aussi bien des paysages célestes que des cellules du corps humain.

« Je recherche l'ambivalence entre la candeur apparente de mes pièces et l'excès, la profondeur et la violence qui s'en dégage. »

## Maison de poupée

A l'occasion de l'exposition « Encore un jour banane pour le poisson-rêve », l'artiste japonais **Amabouz Taturo** transforme la façade du Palais de Tokyo en une gigantesque maison de poupée. Il crée une situation incongrue, jouant avec les changements d'échelle pour convoquer nos imaginaires d'enfants. Cette maison de poupée hors norme évoque en effet la capacité d'enchanter le quotidien par le jeu et l'imagination tout en proposant une réflexion

douce-amère sur le temps qui passe. Avec le temps et les intempéries, la maison ouverte aux quatre vents se dégrade lentement, allégorie d'un souvenir d'enfance qui s'efface peu à peu. Comme un enfant peut s'approprier et désacraliser un espace par le jeu, Amabouz Taturo métamorphose les lieux qu'il investit en distillant une atmosphère étrange qui modifie notre appréhension de l'environnement.

Découvrez la [vidéo](#) de la construction de cette maison de poupée.

## Cabane abandonnée

En 2009, l'artiste **Richard Barnes** présente au Palais de Tokyo un étrange cabanon en bois, reconstitution exacte de celui dans lequel a vécu Ted Kaczynski. Surnommé *The Unabomber*, il est connu pour avoir menacé les Etats-Unis de 1978 à 1996 en envoyant des bombes artisanales intraquables. Ted Kaczynski est diplômé de l'Université Harvard et docteur en mathématiques. En 1971, il déménage dans le Montana pour vivre en autarcie, sans électricité ni eau courante, dans une cabane isolée qu'il a lui-même construite. Profondément marqué par la destruction de l'environnement naturel par l'activité capitaliste industrielle, il voit dans le progrès technologique une menace à la liberté humaine et à l'environnement. Il se met alors à construire des explosifs qu'il envoie à des particuliers ou des universités, tuant trois personnes avant d'être arrêté. L'artiste Richard Barnes photographie cette cabane de manière scientifique, comme elle pourrait apparaître dans un dossier judiciaire. Il en propose également une reconstitution fidèle. Il souligne le décalage entre l'apparence banale de la cabane et le statut qu'elle acquiert dans les circonstances de cette histoire.



Richard Barnes, *Unabomber Cabin*, Sacramento, dans le cadre de l'exposition « Chasing Napoleon », Palais de Tokyo, 2009.

## Un refuge hostile

A l'occasion de l'exposition « Inside », le Palais de Tokyo présente *Le Refuge* de **Stéphane Thidet**, une cabane en bois, équipée de quelques éléments de mobilier, comme celles où alpinistes et randonneur·euse·s viennent s'abriter ou passer la nuit en montagne.

Cependant un mécanisme déclenche à l'intérieur de la cabane un déluge de pluie à intervalles réguliers. Stéphane Thidet produit un rapport d'inversion, de l'extérieur vers l'intérieur, du refuge au lieu hostile. Le refuge devient ici dépérissement et inquiétude.



Stéphane Thidet, *Le Refuge*, vue de l'exposition « Inside », Palais de Tokyo, 2009.



La « maison roulante » de Raymond Roussel, carte postale, Bibliothèque nationale de France (Paris)

## Le yacht de terre

En 2012, le Palais de Tokyo présente une exposition autour de la figure de l'écrivain excentrique **Raymond Roussel** (1877-1933) et de son influence sur les artistes d'aujourd'hui. Parmi les archives exposées, un extrait de « la revue du touring club France » présente l'invention de l'écrivain : le « yacht de terre ». En 1924, Raymond Roussel fait construire un luxueux prototype de camping-car automobile équipé d'un salon convertible en chambre, d'une salle de bains avec baignoire et d'un dortoir pour chauffeur et valet de chambre. Equipé d'un moteur de Rolls-Royce, du chauffage électrique et d'un chauffe-bain au gaz d'essence, le véhicule est utilisé par l'écrivain pour plusieurs voyages en Europe. Sans doute inspirée par la « maison à vapeur » de Jules Verne, cette maison roulante lui permet de lire et travailler pendant les transports et témoigne de son goût pour l'invention.

## Îlots de cabanes

En 2016, **Sara Favriau** parsème le Palais de Tokyo de 2000 tasseaux de bois sculptés et assemblés à la main. Ils forment un îlot de cabanes dans lesquelles sont présentées les œuvres d'une dizaine de jeunes artistes. L'installation est à la fois une sculpture monumentale et une série de socles et de cimaises, une œuvre d'art tout autant que le support d'une exposition. Pour Sara Favriau, chaque cabane est chargée « d'une histoire, d'une forme de magie ». Les passerelles en bois apportent de nouvelles perspectives et font émerger des possibilités de rapprochements entre les œuvres, des ébauches de récits.



Sara Favriau, *La redite en somme, ne s'amuse pas de sa répétition singulière*, Palais de Tokyo, 2016.

# Le musée pour maison ?

l'œuvre est ouverte, accessible et gratuite, pour constituer un véritable espace public au sein de l'institution. Thomas Hirschhorn conçoit « Flamme éternelle » comme son propre atelier provisoire, un espace d'accueil d'intellectuel·le·s libres de concevoir leur intervention.

## Un foyer de pensée

En 2014, **Thomas Hirschhorn** présente « Flamme éternelle » au Palais de Tokyo, une exposition pensée comme un espace de dialogue, une agora contemporaine. On y trouve pêle-mêle parmi les 17 000 pneus et beaucoup de canapés : une bibliothèque, un bar, un espace d'atelier, un espace pour accéder à des postes informatiques et des imprimantes, un espace d'atelier avec du matériel créatif, un espace pour regarder des DVDs et bien sûr un braséro autour duquel viennent discuter des philosophes, des poète·sse·s et des artistes. La forme de

## Comme à la maison

Pour son exposition au Palais de Tokyo, **Mélanie Matranga** a créé une sorte de maison composée de différentes pièces : un salon avec canapé et enceintes audio, une mezzanine avec un grand lit et une télévision, un fumoir avec fauteuils. Nous sommes à la fois comme à la maison, dans un espace intime, mais nous le partageons avec des inconnu·e·s. Mélanie Matranga mêle ainsi des signes renvoyant à l'intériorité et des éléments liés à des attitudes et des habitudes sociales.



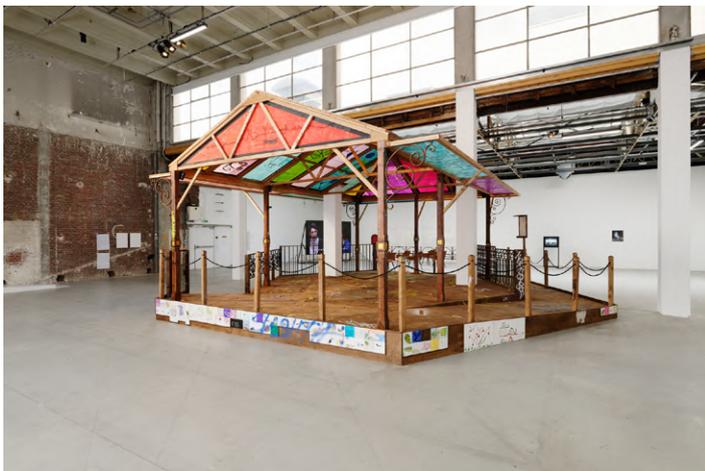
Thomas Hirschhorn, vue de l'exposition « Flamme éternelle », Palais de Tokyo, 2014.



Mélanie Matranga, *fanfu*, Palais de Tokyo, 2015-16.

Ensemble, ils composent des lieux où le singulier se mesure au commun, et où l'intime se retrouve à découvert.

« Les émotions générées par l'écoute de la musique, la gêne provoquée par la vue d'une scène érotique dans un espace public sans que l'on s'y attende... passer par des chemins très détournés comme ces structures pour exprimer quelque chose sans jamais bien y arriver. »



Emily Jones, *purity is not an option*, vue de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo, 2020. Courtesy de l'artiste. Crédit photo : Aurélie Mole.

## Un abri pour les maux

Pour l'exposition « Anticorps », **Emily Jones** reproduit un kiosque en bois délabré vu à Chicago. Une manière pour elle d'interroger la capacité du centre d'art à se transformer en espace public, en un lieu de sociabilité et de partage. Les visiteurs-ses sont invité-e-s à se rassembler sur la structure. Depuis la plateforme, on découvre un ensemble d'éléments : une carafe contenant de l'eau de pluie, une toiture fragile qui dessine une fresque épique, une trappe, des craies, une suite de carrelages peints représentant des paysages et des animaux, des fruits et légumes. De la nourriture pour chat est dissimulée sous la plateforme. Pour Emily Jones, l'idée de communauté doit dépasser l'espèce humaine. Elle appelle à une synergie avec l'environnement animal et végétal dans lequel nous nous insérons. Le déclin de la biodiversité qui accélère l'émergence de virus souligne le besoin de redéfinir un contrat naturel et social entre l'homme et la nature.

# TOP 3 DES MAISONS DE RÊVE



3

Nathalie Du Pasquier, *Installations Cabines n°1, 2 et 3*, Palais de Tokyo, 2019. Courtesy de l'artiste. Crédit photo : Aurélien Mole.

## La maison musée

Pour l'exposition « Futur, ancien, fugitif », **Nathalie Du Pasquier** présente une série de quatre cabines, de petits écrans qui sont pour elle autant de petits panthéons lui permettant de regrouper diverses œuvres, photographies, objets, papiers peints à l'huile et totems. Cette œuvre est pour elle sa « Casa Mia », des habitations de rêves et des musées miniatures. Principalement connue pour son travail en tant que membre fondatrice du groupe de design Memphis, elle crée ici une œuvre qui est à la fois un ensemble de petites maisons et une gigantesque peinture en deux dimensions.

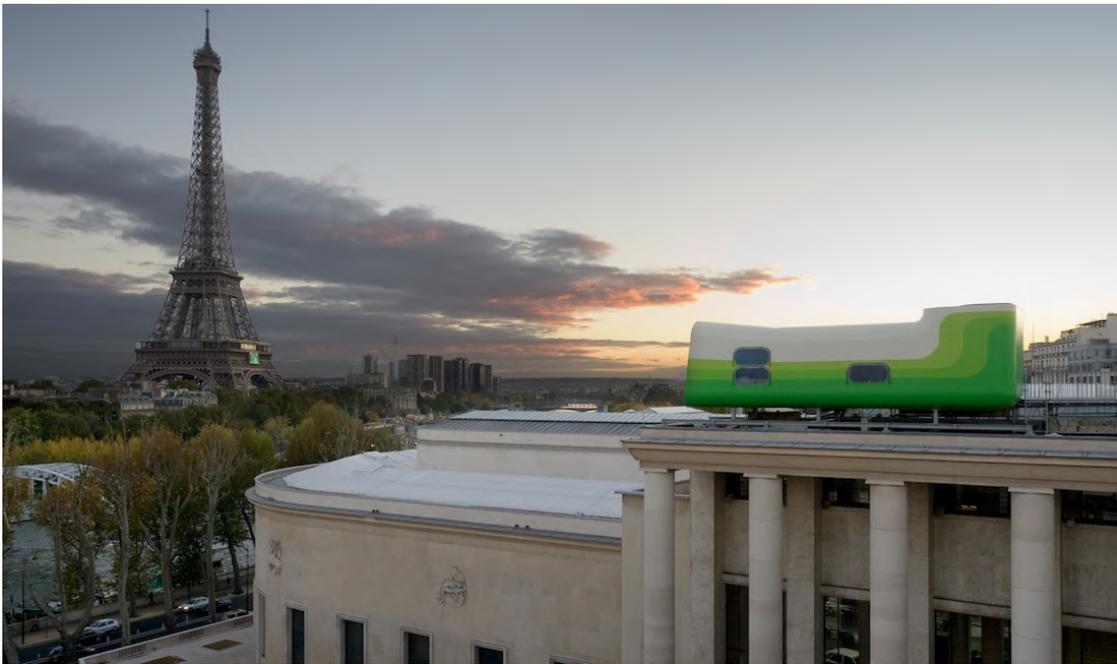


Frances Gabe devant la maquette de sa maison auto-nettoyante, 1979. Credit : The Los Angeles Times.

## La maison auto-nettoyante

En 1984, **Frances Gabe** fait breveter la maison auto-nettoyante, un projet sur lequel cette fille d'architecte travaille depuis plus de 10 ans. Le bungalow en béton fonctionne à l'image d'un lave-vaisselle géant. Il est équipé d'un système d'arrosage avec des jets d'eau savonneuse et d'un système d'air chaud qui assure son séchage. Elle conçoit ce projet dans une visée résolument féministe : « Vous pouvez parler autant que vous voulez de la libération de la femme, mais les maisons sont encore conçues pour que les femmes passent la moitié de leur temps à genoux ou la tête dans un trou. »

Si Frances Gabe présente son projet dans quelques universités et musées, seule sa maison témoin est finalement construite. En 2020, l'artiste **Dominique Hurth** présente au Palais de Tokyo dans l'exposition « Notre monde brûle » une œuvre lui rendant hommage.



L/B (Sabina Lang et Daniel Baumann), Everland, installé sur le toit du Palais de Tokyo, 2007.

## La maison perchée sur un toit

En 2007 le duo d'artistes **L/B (Sabina Lang et Daniel Baumann)** pose sur le toit du Palais de Tokyo un hôtel constitué d'une seule chambre équipée d'une salle de bain, d'un lit double et d'un lounge. Cette chambre incarne le fantasme même de l'hôtel, de la conception architecturale jusqu'aux serviettes de bain brodées au fil doré. Tous les aspects du fonctionnement d'Everland sont des éléments importants faisant partie du projet artistique. La chambre ne peut être louée que pour une nuit, le minibar est garni et gratuit, le petit-déjeuner est servi dans la chambre et les serviettes de bains sont pensées pour être volées par les clients et clientes.

**NOUVEAU**

# ICONO-DICO

Si cette plongée dans les archives architecturales du Palais de Tokyo vous a plu, poursuivez la réflexion avec nous en partageant vos meilleures références sur sur notre page **Are.na**.

<https://www.are.na/palais-de-tokyo/icono-dico-maisons-et-cabanés>

## Comment participer ?

Tout le monde peut ajouter ses propres contenus sur les « channels » de notre profil Are.na. Cette semaine, aidez-nous à rassembler des références sur **l'art et la construction de maisons et de cabanes**. Images, articles, vidéos, pages Web sont les bienvenus.

## Are.na c'est quoi ?

C'est une plateforme en ligne **collaborative** permettant d'organiser des informations sous la forme de tableaux d'images.

## Comment ça marche ?

- 1 – Consultez nos « channels » sans inscription. Vous découvrirez des ressources sur la thématique de la semaine.
- 2 – Si vous souhaitez contribuer, créez en quelques clics un compte sur Are.na.
- 3 – Ajoutez vos références en créant des blocs (télécharger une image, copier-coller un URL).
- 4 – Partagez cette page avec vos proches !

